Revue des Études Psychiques

PUBLICATION MENSUELLE

2e SÉRIE.-2e ANNÉE. Septembre 1902. N° IX.

Une merveilleuse séance médiumnique

avec Eusapia Palladino

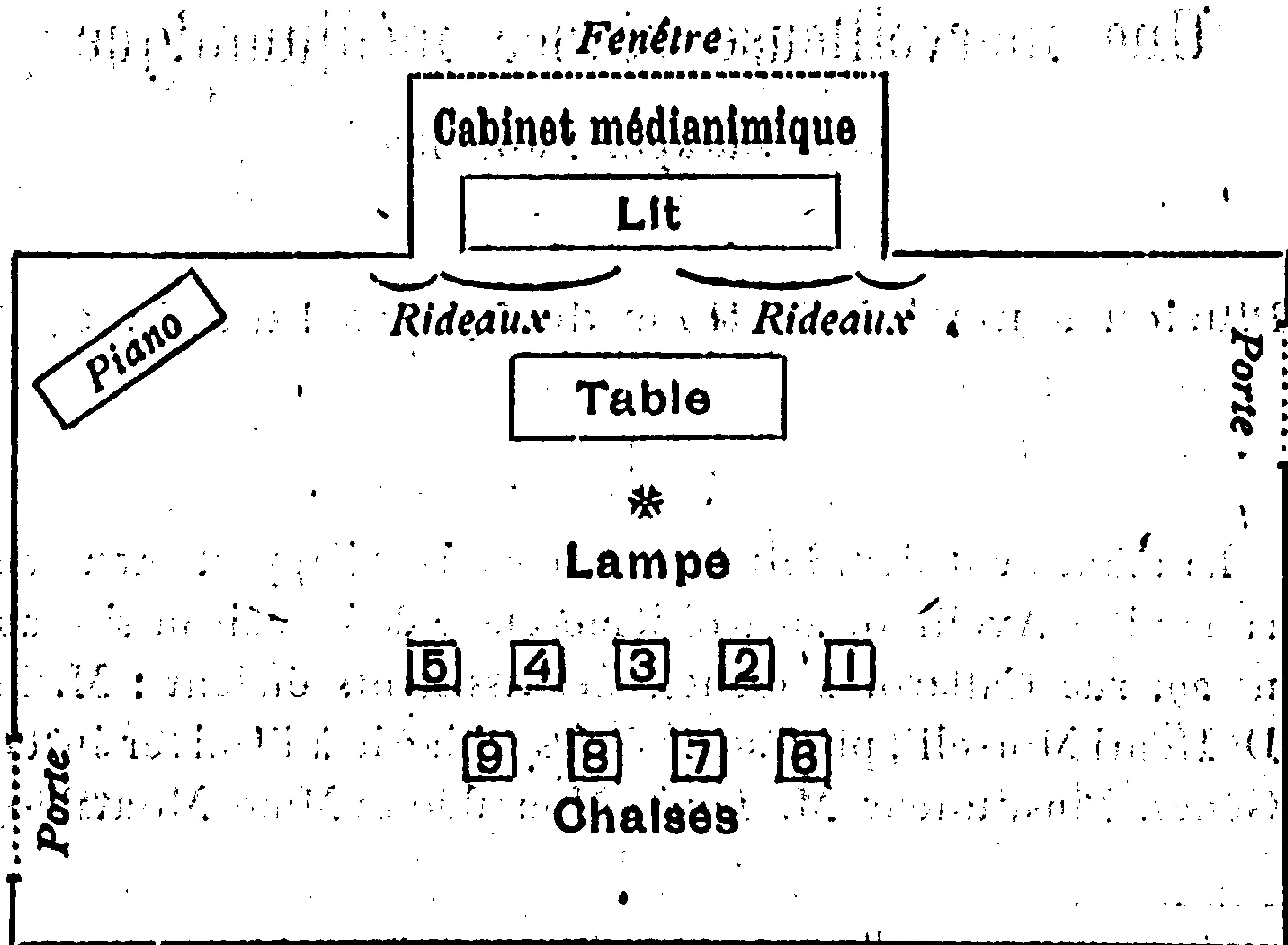
Plusieurs matérialisations de figures humaines (1)

La séance eut lieu, le 1er mars 1902, dans l'appartement de la famille Avellino, au troisième étage de la maison sise au n° 29, rue Caffaro, à Gênes. Les assistants étaient : M. le Dr Henri Morselli, professeur de Psychiatrie à l'Université de Gênes, l'instituteur M. Louis Montaldo et Mme Montaldo,

(1) La séance en question est une de celles qui ont été tenues, il y a quelques mois, par un groupe de membres du *Circolo Minerva*, de Gênes, et qui eurent un si grand retentissement en Italie, surtout parce qu'elles décidèrent la conviction de l'éminent psychologue, Dr Morselli, au sujet de la réalité des phénomènes médiumniques. Ainsi que nous l'avons annoncé, ces séances formeront l'objet d'une étude que le Dr Morselli publiera, quand il jugera que le bon moment en est venu. En attendant, nous avons demandé et obtenu le compte rendu suivant, dû à la plume de M. Joseph Venzano, docteur-médecin très favorablement connu dans les milieux scientifiques de la ville où il réside. L'on remarquera parmi les noms des personnes qui ont assisté à la séance, celui de M. E. Bozzano, dont nous avons publié plusieurs intéressants articles sur la paramnésie, etc. M. Avellino, chez qui la séance a eu lieu, est un ancien capitaine de la marine de guerre italienne. — *N. de la R.*

M. Ernest Bozzano, M. et Mme Avellino et leurs deux fils; enfin l'auteur de ce compte rendu.

On avait choisi pour les expériences la salle à manger, en transformant l'encoignure de l'unique fenêtre en « cabinet médianimique ». Après que l'on eut transporté une partie du mobilier dans les pièces voisines, je fus moi-même chargé d'apprêter le cabinet. Alors, j'étendis au-devant de l'encoignure de la fenêtre une couverture en laine, de couleur rouge



sombre; après quoi, j'appliquai au moyen d'épingles, aux bords libres des rideaux, quelques bandes en toile noire. Avec le consentement des maîtres de la maison, je choisis ensuite un petit lit en fer, pareil à ceux en usage dans l'armée et je l'installai à l'intérieur du cabinet. C'est moi-même qui choisis aussi le matelas, et le plaçai sur le lit.

A 20 centimètres environ du cabinet, l'on mit une table en bois blanc, rectangulaire, pas trop grande; à moins d'un mètre d'elle on disposa un double rang de chaises. Un piano, placé en sens diagonal, se trouvait dans un coin de la chambre.

La pièce était vivement éclairée par une suspension à gaz, bec Auer.

Avant de commencer la séance, l'on contrôla rigoureusement Mme Palladino, le médium. Elle fut dépouillée, en notre présence, d'une partie de ses vêtements. Le contrôle plus intime, sans aucune restriction, a été exécuté par Mmes Avellino et Montaldo, dans une chambre à côté, où le médium se déshabilla complètement. Lorsqu'il se rhabilla, nous examinâmes un à un tous ses effets ; nous en observions même les transparences pour nous assurer qu'ils ne cachaient rien. Voici quels ont été les effets examinés : pantalon et gilet en laine rose, chemise blanche, bas en coton noir, jupon et cache-corset en flanelle rose, blouse en flanelle rouge et jupe en laine bleue. Mme Palladino, pendant les séances, ne porte pas de corset. Dans l'unique poche de sa jupe, nous ne trouvâmes qu'un mouchoir chiffonné.

Le médium se rhabilla donc, en la présence des deux dames, qui ne la quittèrent pas un instant et l'accompagnèrent directement dans la salle des expériences.

La séance commença à dix heures et demie.

Mme Palladino s'assit à l'un des bouts de la table ; elle avait à sa droite le professeur Morselli ; à sa gauche, M. Bozzano ; chacun d'eux posait une main et un pied sur une main et un pied du médium. Venaient ensuite, en formant la chaîne et en appuyant les mains sur la surface de la table, M. Montaldo, Mme Montaldo, Mlle Avellino et moi.

Presqu'aussitôt, la table se mit en mouvement. Le médium invita le Dr Morselli à placer le bras et la main qui lui restaient libres sur ses genoux, pour en constater l'immobilité. La table se souleva de plus de quarante centimètres, en restant suspendue en l'air presque une minute. Il faut remarquer que, pendant la lévitation, les mains des assistants étaient toutes soulevées ; seulement la main droite du médium, jointe à la main gauche de M. Morselli, touchait à peine la surface de la table, tandis que sa main gauche, libre, était, elle aussi, soulevée en haut. Lorsque la table retomba lour-

dement, elle produisit beaucoup de bruit, à tel point que nous remarquâmes que, si cela se renouvelait, les locataires de l'appartement au-dessous auraient pu s'en trouver incommodés.

Il y eut, bientôt après, une deuxième lévitation de même durée. Le médium nous dit d'exercer une forte pression sur la table, de haut en bas, mais nous ne parvîmes qu'à la faire baisser de quelques centimètres seulement ; chaque fois que nous cessions de presser dessus, la table reprenait la position d'auparavant. Après quoi, elle descendit toute seule, *doucement*, jusqu'à terre, sans y produire aucun bruit.

Presqu'aussitôt, Eusapia se leva, souleva les rideaux du cabinet et se coucha à la renverse sur le lit, aux barres duquel le professeur Morselli et M. Avellino la ficelèrent fortement. Ils fixèrent les pouls aux deux barres en fer de côté, au moyen d'une corde, avec nombre de nœuds ; ils passèrent ensuite un double tour de corde à la ceinture du médium, en assurant encore par plusieurs nœuds les bouts de la ficelle aux barres du lit. Après avoir contrôlé avec soin toutes ces attaches, le professeur Morselli en fit une troisième encore, toujours avec des nœuds fort nombreux, en fixant les pieds du médium à la traverse en fer du bout du lit.

Alors chacun de nous prit place sur les deux rangs de chaises. Au premier rang se trouvaient successivement assis dans l'ordre marqué par le diagramme, M. Avellino père, moi, le Pr Morselli, Mlle Avellino et M. Avellino fils. Au deuxième rang, M. et Mme Montaldo, Mme Avellino et M. Bozzano. On baissa la lumière de la lampe, mais si peu, que l'on pouvait encore lire — ainsi que le fit remarquer le Pr Morselli — les plus petits caractères d'un journal (corps 6) [1].

Après un quart d'heure environ, la table, qui était à un mètre de nous, et à vingt centimètres du cabinet, entra toute

---

(1) Ce moyen de déterminer l'intensité de l'éclairage d'une pièce, pendant les séances, mérite d'être retenu et imité. Il faudrait même ajouter à quelle distance de la lampe la lecture peut être faite. Les

seule en mouvement. D'abord, elle se souleva sur deux pieds, en frappant plusieurs coups. Quelque temps après, les rideaux s'agitèrent, comme s'ils avaient été déplacés par deux mains, et il se forma dans la partie supérieure, une large ouverture, dans laquelle nous pûmes tous observer une figure de jeune femme, dont la tête et la partie du corps qui était visible se trouvaient entourées par des draps d'une blancheur parfaite. La tête paraissait enveloppée par plusieurs bandes circulaires de ce tissu — ce qui fait qu'on n'apercevait qu'une petite portion ovale de la figure — une portion suffisante, pourtant, pour que l'on pût y remarquer exactement les yeux, le nez, la bouche et la partie supérieure du menton. L'apparition resta visible pour tous presque pendant une minute. Comme M. Bozzano avait fait remarquer que l'on ne voyait qu'une partie du visage, on aperçut les pointes des doigts de deux mains qui écartèrent le tissu des deux côtés, en rendant les contours plus nets et plus complets. Avant de disparaître, la figure courba la tête pour nous saluer; et elle nous envoya un baiser dont le son a été parfaitement entendu par tout le monde.

Après quelques minutes de repos, la table recommença ses mouvements automatiques. Alors les rideaux s'écartèrent de rechef, comme s'ils avaient été ouverts à l'intérieur par deux mains, et il en résulta un ample espace libre à travers lequel se présenta une figure d'homme, avec une grosse tête et de fortes épaules, entouré, lui aussi, par des tissus blancs. La tête était enveloppée de telle façon, qu'à travers ce tissu léger, on pouvait entrevoir le teint rosé du visage, les reliefs du nez, des zygomas et du menton. MM. Bozzano et Morselli déclarent avoir remarqué aussi la barbe épaisse au menton. Cette figure d'homme resta visible pendant une minute au moins. Elle se pencha plusieurs fois vers nous, et avant de se

---

expressions dont on se sert le plus souvent dans les comptes rendus des séances : « On y voyait encore un peu... Les assistants pouvaient s'apercevoir réciproquement », etc., sont vraiment par trop vagues. — *N. de la R.*

retirer, elle nous envoya plusieurs baisers sonores, accompagnés par des mouvements expressifs de la tête.

Quand les rideaux se furent refermés, on entendit battre des mains à l'intérieur du cabinet.

A ce moment, nous entendîmes la voix d'Eusapia qui, d'un ton plaintif, appelait le professeur Morselli. Celui-ci se rendit dans le cabinet et la trouva dans la même position dans laquelle elle avait été ligottée. Le médium, entrancé, avec des signes évidents de souffrance, se plaignait d'avoir les pouls excessivement serrés. Le professeur Morselli lui délivra alors les pouls avec beaucoup de peine, étant donné le nombre et la complication des nœuds ; Mme Palladino ne resta donc liée que par les pieds et le buste.

Comme M. Morselli allait reprendre sa place, M. Bozzano fit remarquer que le professeur, se trouvant justement au-dessous de la lampe, était obligé, en regardant vers le cabinet médianimique, de se garantir avec la main de la lumière excessive qui venait d'en haut. Alors il pria M. Avellino de vouloir bien céder sa place au professeur. C'est ce qu'on fit ; le Dr Morselli occupa donc la chaise marquée dans le diagramme par le n° 5 ; et M. Avellino celle marquée par le n° 3, où le Dr Morselli était assis auparavant.

Quand tout le monde fut à sa place, on put observer presque aussitôt que le couvercle du piano se levait et s'abaissait automatiquement, en produisant un certain bruit. Presqu'en même temps, nous vîmes apparaître hors du rideau, à droite, une figure de jeune femme, assez ressemblante à celle dont nous avons parlé plus haut. L'apparition pencha la tête en avant, à plusieurs reprises, en l'inclinant, comme pour saluer. Ensuite elle se retira. A cette occasion, nous fûmes tous frappés par un fait nouveau, assez important pour les lecteurs qui *(more solito)* n'hésiteraient pas à nous taxer d'hallucinations. Nous constatâmes donc que la figure en question, en se penchant en avant de façon à rester à une certaine distance de la muraille, illuminée par la lumière du gaz, projetait son ombre sur la muraille, et que cette ombre suivait tous les

mouvements de ce corps, qui était évidemment matérialisé.

En attendant, le professeur Morselli, sur la demande d'Eusapia, dont la voix faible et plaintive nous parvenait de l'intérieur du cabinet, se rendit avec sa chaise tout près du piano.

Quelques instants après, une nouvelle figure de femme parut de ce même côté du cabinet médianimique où nous avions vu apparaître la figure précédente. Seulement, si cette nouvelle apparition offrait quelque analogie avec l'autre, il y avait pourtant entre elle quelques points de dissemblance. Le nombre de tours des bandes blanches enveloppant la tête était tout à fait extraordinaire; leurs bords antérieurs faisaient saillie de telle façon, que le visage y apparaissait comme enfoncé. Le tronc de la forme matérialisée était entouré par un nombre tout aussi grand de tours des bandes; on aurait dit le bandage des momies égyptiennes. La forme matérialisée se trouvait si près de nous, que nous avons même pu conjecturer avec une certaine exactitude sur la nature du tissu. Il nous sembla bien plus épais que la gaze ordinaire; moins épais pourtant que la batiste. La figure se pencha en avant, en appuyant le coude sur la planche supérieure du piano. Là encore, nous fûmes à même d'observer un fait fort curieux. L'avant-bras que nous voyons était évidemment un moignon, puisque la manche retombait, pour 30 centimètres au moins, sur le devant du piano, jusqu'au couvercle du clavier. L'apparition agita en haut, à plusieurs reprises, ce membre partiellement formé, en projetant sur la paroi son ombre, qui en suivait sans cesse les mouvements.

La femme aux bandes blanches était à peine rentrée dans le cabinet, que nous entendîmes de nouveau les plaintes de Mme Palladino qui, avec une insistance redoublée, priait le professeur Morselli de la délivrer des liens qui la serraient trop fort. Le professeur accourut, avec l'intention de la débarrasser tout aussi bien des deux ficelles qui restaient. Mais son étonnement et le nôtre fut grand lorsque nous

dûmes constater que le médium avait été de nouveau lié aux pieds, et fixé aux deux barres latérales du lit au moyen de plusieurs tours de corde, qui s'achevaient par des nœuds bien plus nombreux et plus serrés que ceux qui avaient été faits au commencement de la séance par M. Morselli. C'est à tel point, que le professeur dut renoncer à les dénouer lui-même ; il fallut que l'un de nous se mît à l'œuvre, mais il n'y parvint qu'après un travail assez long et patient.

Cette fois, l'on délia Eusapia, non seulement aux pouls, mais aussi aux pieds ; le lien du tronc la retenait seul, désormais, aux barres du lit.

Nous avions à peine repris nos places, que les rideaux s'ouvrirent à une certaine hauteur du sol et que nous vîmes paraître, à travers un espace large, ovale, une figure de femme qui tenait en ses bras un petit enfant, presqu'en faisant mine de le bercer. Cette femme, qui paraissait âgée de quarante ans environ, était coiffée d'un bonnet blanc, garni de broderie de la même couleur ; la coiffure, tout en cachant les cheveux, laissait apercevoir les traits d'un visage large, au front élevé. La partie restante du corps qui n'était pas cachée par les rideaux était couverte de draps blancs. Quant à l'enfant, à ce que l'on pouvait arguer du développement de la tête et du corps, il pouvait être âgé de trois ans. La petite tête était découverte, avec des cheveux très courts ; elle se trouvait à un niveau quelque peu supérieur à celui de la tête de la femme. Le corps de l'enfant paraissait enveloppé de langes, composés eux aussi d'un tissu léger et très blanc. Le regard de la femme était tourné en haut, avec une attitude d'amour pour l'enfant, qui tenait la tête un peu courbée vers elle.

L'apparition dura plus d'une minute. Nous nous levâmes tous debout, en nous en approchant, — ce qui nous permit d'en suivre les moindres mouvements. Avant que le rideau se rabattît, la tête de la femme se porta quelque peu en avant, pendant que celle du bébé, en s'inclinant à différentes reprises de droite à gauche, posa sur le visage de la femme plusieurs

baisers, dont le timbre enfantin parvint à nos oreilles d'une manière très nette.

Pendant ce temps, les plaintes d'Eusapia continuaient et augmentaient toujours ; ce qui fait que nous nous décidâmes à pénétrer dans le cabinet. Elle occupait la position dans laquelle elle avait été laissée et elle paraissait lasse et souffrante. La respiration était oppressée ; la pulsation était agitée et forte ; il fallut se décider à suspendre la séance. Mme Palladino, toujours en trance, fut délivrée du seul lien qui lui restait ; nous la fîmes descendre de son lit et elle vint s'asseoir sur une chaise à l'un des bouts de la table. Il y eut encore quelques phénomènes insignifiants, après quoi nous accompagnâmes le médium dans la chambre à côté, afin d'inspecter de nouveau ses vêtements.

Tel est le compte rendu rigoureusement exact d'une séance dont l'importance se conçoit aisément. En effet, les phénomènes s'y sont déroulés dans des conditions de contrôle qui détruisent absolument les objections des adversaires. Les manifestations eurent lieu en pleine lumière, dans un milieu choisi, contrôlé et sévèrement apprêté par nous. Le médium a été soumis à un système d'investigations, aussi complet qu'on pouvait le désirer. Dans le cabinet, le médium était ligotté de manière à défier la critique la plus rigoureuse. D'ailleurs, comme les manifestations se produisaient quelques instants seulement après que nous étions sortis du cabinet médianimique, et comme nous rentrions dans le dit cabinet quand les manifestations avaient à peine cessé, le temps aurait manqué au médium pour se délier et se relier tout seul. Enfin, peut-on admettre logiquement l'hypothèse que le médium, en un clin d'œil, se liât strictement les pouls, sans l'aide de personne ? Il n'est donc pas possible de supposer, en ce cas, un truc d'Eusapia. Encore moins pourrait-on avoir recours à la vieille hypothèse de l'hallucination. La durée des manifestations ; le fait qu'elles ont été invariablement perçues par tous de la même manière ; l'ombre que les formes matérialisées projetaient sur la muraille éclairée par le gaz ; enfin (puisque cela

doit bien compter pour quelque chose) la conviction que chacun de nous a le droit de conserver au sujet de l'intégrité de ses sens spécifiques, — ce sont là des arguments qui éliminent victorieusement et absolument toute idée d'hallucination. Après cela, je ne sais ce qu'on pourrait encore m'objecter, si ce n'est qu'un manque de franchise pour ma part ; à cela il n'est pas besoin que je m'arrête, à tel point est digne de foi le témoignage des personnes distinguées qui ont assisté avec moi à la séance (parmi lesquelles l'éminent professeur Henri Morselli) et qui sont toutes là pour confirmer complètement ce que mes oreilles et mes yeux ont perçu.

Les phénomènes que nous avons constatés sont, par conséquent, dignes de la plus grande attention et de l'examen le plus consciencieux. Pour le moment, je ne me prends pas à discuter l'interprétation à donner à ces faits. Je me bornerai à dire que, quoiqu'ils échappent au patrimoine du positivisme scientifique, personne ne peut affirmer que leur explication ne réside pas en des lois psycho-physiologiques que nous ignorons complètement encore. C'est pour cela que l'on ne peut s'empêcher de blâmer les attaques âpres par lesquelles on s'efforce de combattre la réalité des phénomènes, en alléguant les fraudes malheureusement trop vraies de quelques médiums. Il est à souhaiter que les savants, en mettant de côté la méthode commode, mais stérile, de la négation *a priori*, se décident enfin à examiner des faits, dont l'étude est destinée à éclairer la région scientifique d'une nouvelle lumière éblouissante.

Gênes.

Dr J. VENZANO.

Les Recherches expérimentales du Dr Vaschide

sur les phénomènes télépathiques.

I. — Observation et Expérimentation

M. le Dr N. Vaschide s'est dernièrement occupé de la télépathie dans deux études, dont la première a été publiée par le *Monist*, de Chicago, sous le titre : *Recherches expérimentales sur les hallucinations télépathiques* (1), tandis que l'autre — grâce aux conclusions contraires à l'hypothèse télépathique auxquelles l'auteur est arrivé — a eu l'honneur d'être l'objet d'une communication à la Société de Psychologie de Paris et d'être insérée dans le *Bulletin* de *l'Institut Général Psychologique*. Chacune de ces deux études s'occupe d'une série différente d'expériences. Toutefois, comme le point de départ et la méthode employée par le Dr Vaschide sont à peu près les mêmes, nous nous occuperons en même temps des deux ouvrages.

M. le Dr Vaschide ne doit pas être confondu avec la foule des « savants » qui s'endorment moelleusement sur un système philosophique pour les mêmes motifs pour lesquels les « savants » d'il y a deux siècles ronflaient sur le système opposé : c'est-à-dire parce que ce système forme, en ce moment, partie de ce grand tout, ou de ce grand rien, que l'on appelle la Science officielle. Le Dr Vaschide est même l'un de ces rares révolutionnaires qui, avant de se prononcer sur les problèmes qui nous occupent, osent les examiner — ce qui a été, de tout temps, une audacieuse incartade.

Le distingué médecin de l'Asile de Villejuif commence son

---

(1) *Experimental investigations of the telepathic hallucinations* The Monist, janvier et avril 1902.

article dans le *Monist* en reconnaissant que, « s'il y a un problème qui préoccupe l'humanité plus que tout autre, c'est bien celui de la mort, ou plutôt celui de l'au-delà et du probable lendemain ». Il ne se résigne point à considérer ces problèmes comme insolubles pour la science. — *Ignoramus* — dit-il — mais pourquoi affirmer tout aussi bien, comme l'a fait Dubois-Reymond : *Ignorabimus?* — Et il rappelle une belle page du Dr Charles Richet, dans laquelle ce savant remarque comment, pour avoir dit : « Nous n'irons pas plus loin; en ce moment nous rencontrons des phénomènes que nous ne comprendrons jamais », un grand peuple d'Asie est demeuré stationnaire pendant trente siècles.

Malheureusement, avec les meilleures intentions, nous ne parvenons pas à nous dépouiller complètement de nos idées préconçues — idées qui nous viennent de notre éducation scientifique et du milieu où nous vivons. C'est ce qui est arrivé aussi à M. N. Vaschide, et en des proportions un peu fortes. L'on sait que pour la plupart des savants, toutes les recherches qui ont été faites au sujet des phénomènes psychiques surnormaux sont négligeables, empiriques, superficielles, et par conséquent doivent être considérées comme non avenues. Eux, ces savants, *feraient* bien mieux. Seulement, ils se gardent bien de rien faire du tout. De temps en temps, néanmoins, il s'en trouve un qui se décide à entreprendre réellement des recherches personnelles; il finit invariablement par reconnaître l'authenticité des phénomènes; il la proclame; — alors ses confrères classent les expériences du nouveau converti parmi celles qu'il faut négliger, et tout continue à peu près comme auparavant.

Une fois sur ce terrain-là, comme il faut trouver un moyen quelconque de déprécier en bloc les résultats des recherches qui ont conduit à la constatation de la télépathie, Messieurs les savants ont trouvé la fameuse formule, que « pour être vraiment scientifique, une expérience doit être renouvelable à volonté ». Les *psychistes* ont beaux écarquiller de grands yeux étonnés, en demandant si les aurores boréales, les érup-

tions de la Montagne Pelée, etc., ne peuvent point passer pour des faits scientifiquement constatés, seulement parce qu'elles ne sont pas renouvelables à volonté; — ce propos absurde continue à être répété avec le plus grand aplomb dans les sanhédrins scientifiques. Tant qu'il s'agit seulement de M. Anatole France (1), passe encore. Mais une telle affirmation étonne davantage lorsque nous la trouvons dans la bouche du Dr Edgar Bérillon (2), qui pourtant doit bien constater chaque jour que certains individus présentent aujourd'hui des phénomènes psychologiques qu'il n'est pas en notre pouvoir de renouveler demain. Il est encore plus affligeant de retrouver cette phrase malheureuse sous la plume du Dr Vaschide : « Renouvelable, c'est-à-dire vraiment scientifique » (3).

Renouvelable! — Les « psychistes » ont beau répéter sur tous les tons *qu'il ne s'agit point de phénomènes sujets à l'expérimentation, mais seulement à l'observation* : là-dessus, on ne veut rien entendre. Laissons même de côté les phénomènes météorologiques, astronomiques, etc., où la seule observation est possible, à l'exclusion de l'expérimentation. Mais n'en est-il pas de même pour la médecine? Quand on dit à un médecin : « Voyez cette femme; elle est devenue folle de la douleur d'avoir perdu son fils; » — il ne répondra pas : « Si cela était vrai, toutes les mères qui ont eu un semblable malheur seraient devenues folles ». — Si l'on présente à un médecin un homme qui a été frappé d'une insolation, le médecin ne répondra pas : « Je le croirai seulement quand je pourrai renouveler l'expérience avec un autre homme quelconque, ou avec le même homme ». Quand même l'observation que vous avez faite sur cette femme, sur cet homme, ne

(1) Voir *Revue des Et. Ps.*, mars-avril 1902, p. 112.
(2) *Revue des Et. Ps.*, août-septembre 1901, p. 259.
(3) M. Vaschide dit : « Renouvelable », et non pas : Renouvelable à volonté ». Mais c'est là évidemment ce qu'il veut dire, puisque tout phénomène est *renouvelable*; il suffit pour cela que les circonstances qui l'ont produit se renouvellent; la difficulté c'est de les renouveler à *volonté*.

serait pas renouvelable sur une autre femme, sur un autre homme, ou sur la même femme, sur le même homme, cela ne prouverait absolument rien, si ce n'est que ce qui se produit dans telle circonstance peut ne pas se produire dans telle autre, et que ces circonstances sont souvent cachées, à cause de la profonde ignorance de nous tous, y compris les savants.

Il est vrai que nous, psychistes, nous parlons souvent de *séances expérimentales*, de *recherches expérimentales*, etc. Mais c'est là un simple terme de convention. Nous appelons *séance expérimentale* une séance où nous tâchons de nous mettre dans les meilleures conditions pour *observer* les phénomènes qui peuvent se produire, ou ne pas se produire, selon les cas — ce qui fait qu'il s'agit bien toujours d'*observation* et non pas d'*expérimentation*. C'est à peu près le cas d'une séance d'hypnotisme, de l'examen d'un aliéné et de la psychologie en général. La vraie *expérimentation* est celle du chimiste, du physicien, qui obtiennent invariablement tel ou tel résultat chaque fois qu'ils mélangent deux substances, qu'ils impriment un mouvement donné à un corps, etc. Mais il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de substances organiques, ayant vie. Le botaniste, le zoologue, le physiologue, le médecin n'expérimentent pas; ils observent, à proprement parler. Le botaniste n'est pas sûr d'obtenir deux fois un résultat absolument identique lorsqu'il plante ou qu'il greffe un arbre ; le zoologue obtiendra du même étalon et de la même jument, la première fois un superbe poulain, la deuxième un horrible fœtus ; le médecin enverra en l'autre monde un patient par le même remède ou la même opération chirurgicale qui a pourtant sauvé maints patients qui paraissaient se trouver dans des conditions identiques à celles du mort. Et ainsi de suite.

Pourquoi cela? Parce que le chimiste, le physicien ont sous leur contrôle absolu la matière inerte dont ils se servent et peuvent, partant, obtenir des résultats *renouvelables à volonté*; le botaniste, le zoologiste, le physiologue, le médecin, le psychologue n'ont pas le même contrôle sur la matière

organique et par conséquent ne peuvent pas toujours *renouveler à volonté* leurs expériences. Ils tâchent de se mettre dans les conditions qui leur semblent le plus favorables pour obtenir les résultats qu'ils désirent — et c'est tout. Quand le physiologue et le psychologue connaîtront et auront parfaitement sous leur contrôle toutes les ficelles du corps et — peut-être aussi — de l'âme, comme le physicien connaît et a sous son contrôle tous les engrenages de sa machine, alors ils pourront parler d'exécuter des expériences dont les résultats seront *renouvelables à volonté*. Malheureusement, cela n'est pas, pour le moment; on est même autorisé à croire que cela ne sera jamais. Par conséquent, pour ce qui a trait aux phénomènes psychiques comme pour le reste, il faut que les médecins se résignent à OBSERVER et à OBSERVER.

Avec ça, les résultats qu'ils obtiendront ne seront pas moins *vraiment scientifiques* seulement parce qu'ils ne sont pas renouvelables à volonté. Ils seront *vraiment scientifiques* chaque fois que l'observation aura été *vraiment bien faite* — tout comme il arrive pour une observation d'astronomie, de météorologie, ou telle autre science dans laquelle il ne peut pas être question de renouveler à volonté les phénomènes que l'on examine.

II. — L'enquête relatée dans le « Monist ».

Sur un point, je me trouve parfaitement d'accord avec le Dr Vaschide : c'est là où, critiquant les statistiques des cas de télépathie qui ont été dressés par les auteurs des *Phantasms of the Living* et par d'autres membres de la *Society for Psychical Research*, il dit :

« Les statistiques et les arguments mathématiques trompent l'œil plutôt qu'ils ne le renseignent (1). »

Cela, je l'ai toujours pensé. On comprend les calculs de

(1) The *Monist*, April, page 353.

probabilité, etc., dans certains cas bien déterminés, comme lorsque M. Ch. Richet calculait les cartes devinées, ou erronément énoncées par un sujet hypnotisé. Mais ces statistiques n'ont qu'une valeur bien relative lorsqu'elles ont trait à toute une série de manifestations différentes. Les faits rapportés par les auteurs des *Phantams of the Living* ont de la valeur par eux-mêmes, mais les calculs de probabilités que l'on a dressé pour les appuyer atteignent ce but d'une façon bien incertaine, bien peu efficace.

D'ailleurs, quiconque voudrait se bien persuader de l'aphorisme du Dr Vaschide, n'aurait vraiment qu'à jeter les yeux sur les statistiques et les arguments mathématiques sur lesquels le Dr Vaschide base tous les résultats auxquels il croit être parvenu au moyen des deux séries d'expériences qui ont donné lieu à son article dans le *Monist* et à sa communication à la Société de Psychologie de Paris.

La première série se rapporte à 72 personnes. Le Dr Vaschide énumère toutes les hallucinations pouvant avoir trait à la télépathie, auxquelles ces personnes ont été sujettes pendant un certain laps de temps ; après quoi, avec force chiffres, diagrammes et statistiques, il établit que, parmi ces hallucinations, il n'y avait que 8 coïncidences plus ou moins exactes et 336 erreurs.

Que prouvent, s'il vous plaît, ces « statistiques et ces arguments mathématiques » ? Que les hallucinations véridiques bien constatées n'ont aucune valeur ? Pourquoi ? Comment ? C'est ce que je ne parviens pas à comprendre.

Supposons qu'il y ait eu à Paris trois cas de choléra, parfaitement reconnus tels par l'examen diagnostique, anatomique, bactériologique, etc. Le Dr Vaschide n'a aucun argument valable pour contester les résultats de ces examens; toutefois il doute; il n'a pas vu de ses propres yeux ! Que fait-il alors ? Il entend dire que dans le courant de la journée il y a eu 300 personnes qui ont cru ressentir les symptômes de la terrible maladie. Cela n'est que trop naturel ; en temps d'épidémie, tous les malades — parfois même les gens sains —

s'imaginent être frappés par la contagion. M. Vaschide court chez les 300 malades, les examine, n'en trouve pas un qui soit vraiment cholérique et il proclame alors, qu'il n'y a aucune raison de croire au choléra à Paris.

— Comment ? — dites-vous. — En quoi le fait qu'il y a eu 300 cholériques imaginaires invalide-t-il le diagnostic fait au sujet des trois cholériques authentiques?

— Comment? je n'en sais rien. Il paraît pourtant que c'est bien là le raisonnement du Dʳ Vaschide au sujet de la télépathie. Vous voyez bien qu'il a raison de dire que toutes ces statistiques et ces arguments mathématiques sont un pur trompe-l'œil.

Prenons un cas de télépathie quelconque : par exemple celui que nous relations dans notre numéro de juillet (page 216) :

Le général d'infanterie von Lentze, commandant du 17ᵉ corps d'armée à Dantzig, raconte qu'étant encore à l'école de guerre, un soir qu'il travaillait avec un camarade, qui plus tard fut le major Weimelskirch, il vit tout à coup s'ouvrir la porte de leur chambre. — Elle livra passage à un frère du major, nommé Georges qui, les vêtements ruisselants d'eau, vint s'asseoir entre les deux jeunes gens. Ceux-ci savaient que leur hôte inattendu, également militaire, devait se trouver en route pour l'Amérique. Etonnés, ils s'écrièrent presque d'un commun accord :

— D'où viens-tu, Georges ?

Au même moment, le fantôme disparut. Ils notèrent l'heure et le jour de l'apparition et apprirent plus tard qu'à ce moment-là, le jeune officier avait fait naufrage avec le navire qui l'emportait en Amérique.

Il y a des centaines de faits semblables, qui s'appuient sur des témoignages tout aussi valables que celui du Dʳ Vaschide, pourtant si digne de foi.

Est-il possible d'imaginer que le cas raconté par le général von Lentze soit un hasard ? Un hasard cette vision perçue simultanément par deux personnes ? Un hasard l'aspect d'un naufragé, présenté par l'apparition ? Un hasard la coïnci-

dence de l'apparition avec le jour et l'heure du sinistre ? Allons donc ! Alors, si le fait est bien constaté, bien convaincant, pourquoi devrait-il cesser de l'être seulement parce que nombre de gens, impressionnés par la lecture de cas semblables et peut-être préoccupés par l'éloignement d'une personne qui leur est chère, s'imagineront que tous leurs pressentiments, tous les bruits qu'ils entendent, etc., proviennent d'une action télépathique ?

III. — La Communication a la Société de Psychologie.

Passons maintenant à la communicat[illegible]n faite par le Dr Vaschide à la Société de Psychologie de Pa[illegible].

Dans cette série d'expériences, notre auteur simplifia encore les choses. Il se mit d'accord avec l'un de ses amis pour noter soigneusement les heures exactes auxquelles passait chez chacun d'eux l'idée de l'autre. Après seize jours de cette expérience, ils rassemblèrent leurs notes et constatèrent qu'il ne pouvait être sérieusement question d'aucun cas de transmission de la pensée. D'où la conséquence : « La télépathie est une blague. »

C'est stupéfiant de simplicité. Même l'on ne comprend pas comment une idée aussi lumineuse ne soit pas passée par la tête à personne, avant MM. Vaschide et Piéron. Seulement, voilà :

1° Aucun partisan de la télépathie, que je sache, n'a jamais affirmé que, lorsque deux personnes sont en bons rapports entre elles, et que l'une d'elles songe à l'autre, cela se fait nécessairement, ou même probablement, par un phénomène de télépathie. Aussi, je trouve tout à fait juste l'observation de M. le Dr Mélinard, qui, parlant de la communication de MM. Vaschide et Piéron à la Société de Psychologie, dit qu'elle présentait un très grand intérêt ; mais à condition qu'on en changeât le titre (*Contribution expérimentale à l'étude des phénomènes télépathiques*), puisque le vrai sujet qui s'y

trouve traité est à peu près celui-ci : *Du parallélisme de deux existences mentales chez deux sujets qui se sont eux-mêmes placés dans des circonstances en partie artificielles, identiques pour tous les deux.* Ce à quoi le Dr Mélinard ajoutait : « La méthode employée ici paraît aussi peu propre que possible à prouver des faits de télépathie. »

2° Les partisans de la télépathie n'ont jamais affirmé que la première personne venue soit un bon sujet pour la transmission de la pensée. Les auteurs des *Phantasms of the Living,* en soutenant que les cas de télépathie ne sont pas une chose aussi rare qu'on le suppose, nous disent que, sur dix individus, il y en a bien un qui pourra vous raconter quelque phénomène de ce genre qui lui est arrivé à lui-même ; seulement, tous les phénomènes que ces gens attribuent à la télépathie n'ont pas véritablement cette origine — ce qui réduit encore considérablement le nombre de ces « bons sujets ». Encore, s'agit-il de quelques cas parsemés dans toute leur existence et non pas de plusieurs cas chaque 16 jours. MM. Vaschide et Piéron ne sont peut-être pas de « bons sujets » — voilà tout. Pour ma part, j'avoue être aussi un « mauvais sujet. » Je crois aux phénomènes surnormaux depuis bien d'années ; eh bien, jamais je ne me suis aperçu avoir été le sujet de phénomènes d'hypnotisme, de télépathie, de rêves prémonitoires, de médiumnité, etc. Je trouve que tout se déroule régulièrement en moi et autour de moi, sous ce rapport. Il en est de même pour la plupart des gens lorsque j'enquête autour de moi. Mais quand j'expérimente avec certaines personnes, assez rares en vérité, que l'on appelle *sujets hypnotiques, liseurs de pensée, médiums,* etc., voilà qu'immédiatement je puis constater en eux ce qui n'arrive ni à moi, ni à la plupart du monde. MM. Vaschide et Piéron se trouvent, eux aussi, dans mon cas, ou tout au moins, ils s'y sont trouvé dans le courant de 16 jours ? Cela ne prouve absolument rien, rien. Si M. Vaschide avait vainement cherché à hypnotiser M. Piéron, ou à se faire hypnoti par lui, est-ce qu'il aurait pu en déduire que l'hypnotisme est une illusion ?

Mais les cas où des expériences semblables à celles tentées par M. Vaschide ont abouti à des résultats bien différents ne manquent certainement pas. Qu'il me suffise de rappeler le récit publié par M. Myers dans *The subliminal self* (chap. IX).

Le Dr S. et sa femme, devant rester loin l'un de l'autre pendant quelque temps, décident de consacrer dix minutes chaque jour à une tentative de communication télépathique, dans laquelle chacun des deux devra servir à son tour d'*agent* et de *percipient*.

Les transmissions devaient donc être exclusivement conscientes et volontaires ; en réalité, des pensées inconscientes de l'agent étaient souvent perçues par son correspondant, au milieu des autres — ce qui rapproche davantage cette expérience de celle de MM. Vaschide et Piéron.

IV. — Les chercheurs qui trouvent et ceux qui ne trouvent pas.

Après cela, que voulez-vous que l'on pense de tous ces diagrammes compliqués, de tous ces tableaux synoptiques, hérissés de chiffres, que M. Vaschide nous présente à l'appui de ses conclusions ? Que tout cela ne signifie absolument rien lorsque l'on s'est trompé dans les bases mêmes de l'expérience que l'on fait. Peut-être que cela « épate le bourgeois », comme la *bradypepsie* et l'*apepsie* du Dr Purgon, dans le *Malade imaginaire*, mais cela ne prouve absolument pas qu'une expérience a été faite d'une façon scientifique.

La véritable affaire, la voici : Il est entendu que, comme l'étude des phénomènes psychiques a amené à la constatation de leur authenticité, et que cela ne convient absolument pas à la Science officielle, celle-ci affecte de juger que toutes les expériences faites jusqu'à ce jour ne peuvent avoir aucune valeur.

Les recherches en question ont été exécutées par des psychologues éminents, tels que Sidgwick, William James, Myers, Lodge, Ochorowicz, Lombroso, Richet, etc. Qu'à cela ne

tienne : si ces messieurs ont conclu pour l'affirmative, c'est *évidemment* qu'ils n'ont pas su expérimenter.

Il faut donc s'y prendre différemment. Mais comment? La plupart des savants, ne sachant pas résoudre ce problème, ou estimant qu'il est insoluble, ne font rien du tout. D'autres songent : « Les psychologues nommés plus haut ont tenu tel chemin — eh bien, nous, nous en suivront un autre. » Malheureusement, comme le chemin suivi par les Myers, les Richet, les Lombroso et les autres était le bon, alors l'autre chemin est... le contraire. C'est ce qui arrive à ces statuaires qui se sont avisés de « faire du nouveau, de faire mieux ». Seulement, comme l'art du temps de Périclès représente, dans son ensemble, le beau éternel et immuable, alors, pour faire quelque chose de différent, Messieurs les statuaires de l'art nouveau font le laid, heureusement caduc et transitoire.

Pour ma part, j'ai une haute considération pour l'activité et le talent de M. le Dr Vaschide. Son article dans le *Monist* est rempli de remarques fines et profondes ; d'ailleurs, on voit en lui le désir sincère et la capacité de parvenir à connaître la vérité. Mais cette morgue doctorale qui a empêché la Science officielle, pendant près d'un siècle, de reconnaître le somnambulisme artificiel, pèse tellement sur certains milieux académiques, qu'elle fausse parfois le jugement des esprits les plus éclairés, les moins pédants et qui raisonneraient parfaitement sur tout autre sujet. C'est comme entraîner certains grands savants, ou illustres hommes de lettres à causer religion ou politique : — on ne les reconnaît plus.

M. Piéron, en présentant à la Société de Psychologie la communication dont je me suis occupé tout à l'heure, dit : « Au point de vue expérimental, il y a peu de chose, en dehors des anciennes expériences du Havre, de MM. Pierre Janet et Gibert sur les suggestions à distance, des recherches de M. Ch. Richet et de celles de N. Vaschide. On trouvera dans le travail de Vaschide la critique détaillée des recherches et

observations télépathiques. » — MM. Piéron et Vaschide se trompent. Les recherches expérimentales (1) sur la transmission de la pensée sont assez nombreuses : aux noms qu'ils rapportent l'on peut ajouter ceux de Schrenck-Notzing, Ochorowicz, Liébeault, Barrett, Sidgwick, Lombroso, Lodge, Bergson, Max Dessoir, etc. — tous savants officiels, professeurs d'Université, capables, autant que MM. Vaschide et Piéron, de prendre les mesures nécessaires pour s'assurer du sérieux de leurs expériences et de faire des diagrammes, quand cela peut prouver quelque chose. Je ne parle pas des expériences, non moins intéressantes, de Myers, Gurney, Podmore, dont les ouvrages peuvent avoir plus de valeur que tout titre académique ; ni de celles du Dr Dusart, du Dr Ermacora, du Dr Gibotteau, du Dr Perronnet, etc., etc.

Tous, à quelques rares exceptions près, durent reconnaître la réalité de la télépathie. Que MM. Vaschide et Piéron suivent les méthodes de leurs devanciers, en cherchant les phénomènes psychiques anormaux en des sujets psychiques anormaux, ou en des circonstances exceptionnelles ; — alors ils trouveront tout comme les autres et ils pourront appliquer leurs diagrammes, leurs chiffres, leurs arguments mathématiques et leurs observations pathologiques à des cas positifs, comme ils les ont appliqués jusqu'à présent à des cas négatifs.

C. Vesme.

(1) *Expérimentales* toujours dans la signification que j'ai dite à la page 270.

Plusieurs lévitations du médium

dans une séance avec Politi, à Paris

Deuxième séance avec Politi, chez Mme Ernest de Valpinçon, le dimanche 24 août (1).

Même pièce, même disposition de table et de cabinet.

Etaient présents et assis dans l'ordre qui suit : la maîtresse de maison, M. de la Moutte, Mme la comtesse de Villers, Mme De Albertis, M. Hennin, M. De Albertis et moi.

Le médium, après avoir enlevé son veston, son gilet et sa cravate (qui furent déposés sur un canapé à l'autre bout de la pièce) fut visité par M. de la Moutte, puis vint immédiatement prendre sa place à la table. Il était assis, comme la dernière fois, à un bout de celle-ci, tournant le dos au cabinet; ses mains et ses pieds étaient tenus, à droite par Mme de Valpinçon, à gauche par moi.

M. de la Moutte alluma alors la lanterne rouge, et la lumière électrique fut éteinte. La lumière rouge était suffisante pour nous permettre de nous distinguer les uns les autres.

Le médium s'endormit bientôt, et presqu'aussitôt un guéridon, placé à côté de notre table, fut soulevé et posé sur les genoux de Mme de Valpinçon.

Puis notre table se leva ; elle quitta le parquet d'environ 20 à 30 centimètres, resta ainsi suspendue quelques secondes, puis retomba. C'était une table en bois blanc, à 4 pieds, large d'environ 40 centimètres, longue de 1 mètre et relativement lourde.

Le rideau, cachant la fenêtre, fut ensuite tiré plusieurs fois,

(1) Voir le compte rendu de la première séance au numéro d'août, page 244.

le tambour de basque et la sonnette, posés sur la table de toilette, furent agités en l'air, et des coups forts se firent entendre, tantôt dans le mur, tantôt sur la table; quelquefois c'était le bruit distinct d'une main tapant sur la table.

Fréquemment nous étions touchés par des mains invisibles, du moins cinq d'entre nous, mais surtout Mme de Valpinçon et moi ; c'étaient de petites tapes dans le dos, sur l'épaule, sur les genoux ; c'étaient des caresses dans la figure, même des baisers, dont, tous, nous entendions aussi le bruit. .

Mais voilà que maintenant le médium est soulevé, — il quitte sa chaise et monte dans l'air, monte toujours... Mme de Valpinçon et moi, qui le sentons bien flotter dans l'air, sommes forcées, pour ne pas lâcher ses mains, de nous lever, et, debout, de tendre nos mains aussi haut que possible ; — si nous étions plus grandes (nous sommes d'une stature assez élevée l'une et l'autre), il monterait plus haut. Et ses pieds viennent, en descendant, se poser sur notre table : debout, j'ai la main droite en l'air, tenant fermement la main du médium, et la main gauche sur la table dans la main de mon voisin, M. De Albertis ; sur son bras et sur le mien viennent se poser *légèrement* les pieds du médium. Non seulement je les sens sur mon bras, mais je les vois distinctement.

Une seconde lévitation a lieu, de la même façon, aussi parfaite ; puis une troisième : mais cette fois on couche le médium sur notre table, tout de son long.

Pendant tout ce temps, Mme de Valpinçon et moi, nous avons constamment tenu les mains de Politi, et, excepté dans ses lévitations, aussi ses pieds. Tous les assistants faisaient la chaîne des mains et des pieds.

« Giulio » nous dit maintenant (par la bouche du médium entrancé) de lâcher les mains de Politi, et celui-ci entra dans le cabinet.

Bientôt après, une feuille de papier, prise sur le marbre de la toilette, a été apportée sur la table et posée entre Mme de Valpinçon et moi ; puis, pendant que le médium cognait le mur *dans le cabinet*, nous avons entendu, *à côté de nos*

mains, le grincement d'un crayon écrivant sur le papier. Cela ne durait que quelques secondes, et le crayon, jeté brusquement sur la table, roula par terre. Il est bien entendu que, pendant ce phénomène, tous les assistants continuaient à faire la chaîne.

Après la séance nous avons lu sur la feuille de papier le mot « Giulio ».

L'obscurité complète fut alors demandée, et la lanterne fut éteinte.

Après quelques minutes d'attente nous avons vu des lumières. C'étaient, comme à la première séance, de petites flammes rondes, qui montaient comme des fusées, à une hauteur de 2 m. 50, mais sans bruit et sans laisser tomber des étincelles en s'éteignant. Elles ne venaient pas du cabinet, mais, le plus souvent du côté de la table de toilette, derrière moi. Quelquefois elles étaient doubles.

Tout d'un coup le drap du cabinet s'illumine, et, dans une apparition instantanée, nous distinguons vaguement les contours d'une forme. Une autre apparition a lieu, mais comme c'est juste derrière mon dos, je ne la vois pas; les autres déclarent avoir vu les contours d'un homme assez fort, et portant une barbe.

Le drap s'illumine de nouveau, et, juste devant moi cette fois, se voit nettement le buste d'un jeune homme, assez mince, qui semble couvert de vêtements blancs ou gris clair, et dont la tête est entourée de quelque chose comme un turban. Il tient un bras levé en arrondissant le coude, et sa main semble tenir une lumière, — du moins nous voyons une jolie petite lumière au-dessus de sa main.

En se faisant voir il dit quelque chose ; je n'ai pu saisir le mot, mais j'ai entendu la voix.

L'apparition dure quelques secondes. — C'est, paraît-il, « Giulio ».

Quelques minutes avant, une voix de basse, très sonore, avait prononcé le mot « Cavaliere », entre M. De Albertis et moi ; plus tard, une autre voix, une voix nasale, disait deux

fois quelque chose que je n'ai pu bien distinguer ; peut-être était-ce, comme quelques-uns d'entre nous le croyaient, le nom « Marie » (prénom de Mme de Valpinçon).

Le tambour de basque et la sonnette de nouveau furent vivement agités dans l'air, et, de temps en temps, une main tapait fortement sur la table, ou bien, mais plus doucement, sur nos genoux, à Mme de Valpinçon et à moi.

Le crayon fut ramassé du parquet où, dans l'obscurité, aucun de nous n'aurait pu le trouver, et quelques barres furent tracées sur le bois de la table.

Puis, des caresses nous furent données, à quelques-uns des baisers, à d'autres de petites tapes de main; et « Giulio » nous dit « Addio » par la bouche du médium.

Avant la séance, alors que nous étions encore dans la salle à manger, vivement éclairée par la lumière électrique, de forts coups se firent entendre dans la grande table; des coups qui répondaient à nos questions, et cela sans que le médium y touchât. Je pouvais vérifier ce fait, car j'étais à côté de Politi dont la chaise était, en ce moment, éloignée de la table d'environ 75 centimètres ; ni ses mains, ni ses genoux, ni ses pieds n'avaient aucun contact avec celle-ci.

Après la séance, revenus dans la salle à manger, Politi et Mme de Valpinçon plaçaient, pendant le souper, chacun une main sur un petit guéridon, se trouvant à leurs côtés, et, en pleine lumière, le guéridon s'est levé, quittant pendant quelques secondes entièrement le parquet.

ELLEN LETORT,
23, rue du Bac.

Outre la rédactrice de ce compte rendu, ont signé MARIE DE VALPINÇON, Comtesse DE VILLERS, R. DE ALBERTIS, ALINE DE ALBERTIS, L. DE LA MOUTTE, AUG. HENNIN.

M. HENNIN ajoute à ce récit :

« J'ai vu très nettement une main tenir le tambour de basque et une autre main frapper dessus. Cela faisait un véritable vacarme.

« Je voyais non seulement les mains, mais aussi les bras jusqu'aux épaules : mais pas le corps. Ils se détachaient en ombre sur le fond blanc du rideau, à une hauteur d'environ 2 mètres et demi du sol. Pendant ce temps, le médium était assis dans le cabinet, et toutes nos mains se trouvaient réunies en faisceau sur le milieu de la table, ce que Giulio, qui l'avait demandé, appelait *doppia catena*, double chaîne.

« Cette apparition a duré dix ou douze secondes, très largement le temps de la montrer à Mme De Albertis et à Mme de Villers qui, assises en face du rideau, l'ont vue également. Si la rédactrice du compte rendu n'en a pas parlé, c'est que, de sa place, elle ne pouvait l'apercevoir. » (1)

(1) M. De Albertis, de Rome, qui avait accompagné le médium Politi à Paris, a fait paraître dans le journal italien *Il Messaggero* un compte rendu des séances que Politi accorda à un groupe composé de MM. A. de Rochas, X. Dariex, L. Baclé, L. Lemerle, P. Taton, G. de Fontenay et R. De Albertis. Le récit de M. De Albertis est plutôt une apologie du médium romain, mais le compte rendu que feront paraître les autres expérimentateurs sera bien moins enthousiaste. — Nous en reparlerons dans les prochains numéros. — *N. de la R.*

AU MILIEU DES REVUES

Frappant récit d'un rêve prémonitoire. (*Die Uebersinnliche Welt*, Berlin, Août 1902).

Le Dr Walter Bormann, de Munich, publie dans l'*Uebersinnliche Welt*, les résultats d'une enquête qu'il a entreprise au sujet des rêves prémonitoires. Il en est un, entre autres, qui mérite plus spécialement d'attirer l'attention des lecteurs, à cause dés différentes phases dans lesquelles il se déroula et qui purent être successivement contrôlées.

Le rêve est raconté par M. Karl Mittelmayer, actuellement instituteur à Dingolfing (Basse-Bavière), dans une lettre datée du 27 octobre 1899 et adressée au Dr Bormann. Le voici :

« C'était en 1891. J'étais en ce moment instituteur au petit village de Wallerdorf.......

« Je rêvais, avec une grande intensité que M. F..., de Künzing, village paroissial voisin, me faisait dire par un paysan de mon village, revenant de la première messe, qu'il fallait me tenir prêt pour 1 heure. M. F. viendrait alors me chercher pour faire avec moi une excursion au village Forsthart. Ce monsieur n'était que depuis peu de temps à Künzing et nous n'avions encore fait aucune excursion ensemble.

« Puis, dans mon rêve, M. F..., est bien venu à 1 h., nous avons traversé la rue du village, nous avons vu, en sortant de celui-ci, des paysans que je connaissais, et qui cultivaient la terre, et, arrivés à Forsthart, nous y avons trouvé une petite société d'ecclésiastiques et d'instituteurs. Toujours dans mon rêve, j'ai remarqué, à une table à part, un monsieur ayant des tendances socialistes, et qui, d'une façon ostensible, laissait sortir de sa poche un exemplaire du *Münchener Post*, probablement pour mettre en colère les cléricaux.....

« Ce rêve s'est accompli le lendemain jusque dans les moindres détails. A 8 h. 1/4, le paysan, revenant de la première messe, est venu me faire la commission de M. F..., et, à 1 h., celui-ci est

venu me chercher. Nous avons traversé le village, et vu les paysans qui labouraient. Je lui ai raconté mon rêve, pour lequel il ne trouvait aucune explication suffisante. A Forsthart j'ai reconnu les messieurs de mon rêve, et l'homme au *Münchener Post* n'y manquait pas. Un monsieur de la société demanda à celui-ci de lui faire voir le journal, et il en parcouru le contenu. Il s'y trouvait un feuilleton de Flügger dont j'ai oublié le titre. Ce feuilleton contenait un passage excessivement réaliste et qui scandalisa grandement un des ecclésiastiques.

« Mon rêve s'était donc accompli du commencement à la fin. »

« Je, soussignée, déclare, par la présente, que mon mari m'a raconté les deux rêves [1] avant l'accomplissement. Je m'en souviens très bien ; la réalisation des rêves fut si immédiate, que nous en étions au plus haut degré stupéfaits.

« M. MITTELMAYER. »

« Dingolfing, 18 janvier 1902 ».

---

(1) K. Mittelmayer raconte dans sa lettre deux rêves, mais le premier est moins intéressant. — *N. de la R.*

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Pierre Loti et la chiromancie.

Le bruit a couru dernièrement à Biarritz et Hendaye que Pierre Loti, qui se trouvait en villégiature dans la dernière de ces localités, avait donné sa main à examiner à une chiromancienne bien connue à Paris, et que la reine Nathalie de Serbie avait spécialement invitée pour la circonstance. Cette chiromancienne y aurait lu des choses stupéfiantes. Lesquelles ? C'est ce qu'un collaborateur du *Gaulois* s'est arrangé pour savoir, en s'adressant directement au fameux écrivain.

— Vous voulez savoir ce que je pense de la chiromancie ? — lui répondit Pierre Loti. — Mais je n'en pense rien, ou plutôt je pensais, jusqu'à samedi dernier, que la chiromancie n'était que blague, fumisterie, charlatanisme. C'est ce jour-là que Mme Fraya, qui tenait à la fête de Sachino le pavillon de la « bonne aventure », m'a lu dans la main. C'était la première fois que je me prêtais à une étude de ce genre, et avec un scepticisme absolu, je vous l'assure, bien que mon amie, Mme Adam, m'eût dit de ma chiromancienne énormément de bien. Or, Mme Fraya m'a raconté des choses extraordinaires, renversantes, avec un luxe de précision et de détail qui m'a fortement impressionné, troublé même. Malheureusement, ces choses font partie de ma vie intime à telles enseignes qu'il m'est vraiment impossible d'en parler. Il y en a toutefois que je ne vois pas d'inconvénient à vous répéter. Sachez donc que pendant mon voyage en Perse, je fus attaqué par des brigands qui me laissèrent presque pour mort. Je n'ai jamais parlé en France de cette aventure, que Mme Fraya ne pouvait pas connaître. Elle m'en a fait, pourtant, le récit très exact, avec les circonstances de temps et de lieu. Cela ne tient-il pas du prodige ?

— Vous voilà donc sur le chemin de Damas de la chiromancie ?

— Peut-être. Cependant, je ne me hâte pas de conclure. Je

doute. J'hésite. Je ne sais plus. J'admettrais assez volontiers qu'on pût découvrir dans les lignes de la main des indications plus ou moins vagues sur le tempérament, le caractère, les tendances de l'individu, et en déduire, si l'on est habile, certaines conséquences soit pour le passé, soit même pour l'avenir. Mais entre les lignes de la main et un événement extérieur, tout à fait indépendant de mon intelligence et de ma volonté, quel rapport peut-il y avoir, de cause à effet ou de signe à chose signifiée ? Je ne comprends pas.

Pierre Loti a raison : il est absurde de songer qu'il y ait un rapport entre les lignes de la main et un événement extérieur, indépendant de notre caractère, de notre volonté. Mais l'examen de la main, en ces cas, n'est qu'un simple moyen pour auto-suggestionner le sujet et le mettre dans cet état spécial qui lui permet de lire dans la pensée du consultant et peut-être même dans l'avenir — état spécial que Pierre Loti a déjà pu remarquer, il y a quelques années, en Mme Piper, qui l'a étonné tout autant que l'a fait dernièrement la chiromancienne Mme Fraya. Examen de la main, des cartes à jouer, du marc de café, la plupart des anciens systèmes de divination (catoptromancie, dactylomancie, hydromancie, ooscopie, pyromancie, etc.) — tout cela n'est que l'extériorité ; c'est à peu près comme les différents moyens que l'on emploie pour obtenir l'hypnotisme, mais dont le fond est toujours, ou presque toujours le même : la suggestion.

La mort du médium russe Sambor.

Le 18 juin 1902, est mort, dans la ville de Radomysl près Kiew, le médium russe bien connu, M. S.-F. Sambor.

Il était très aimé dans les milieux spirites russes, où il se faisait remarquer par sa grande persévérance et son amour pour la cause. Il pouvait persister, pendant toute une série de nuits infructueuses, dans l'attente de phénomènes occultes ; sa patience était extraordinaire. La bonne volonté avec laquelle il se soumettait à tout contrôle raisonnable, lui gagnait beaucoup d'amis, et cela donnait aux expériences qu'on faisait avec lui, une haute valeur scientifique.

Le 23 février 1902, dans une séance tenue à Saint-Pétersbourg, chez M. F.-F. Erfurth, on assista à une série de phénomènes intéressants (tels que des voix directes) et dont voici le principal : Dans un cylindre de fer, préparé tout exprès, on avait mis, avant la séance et devant témoins, un morceau de papier blanc et un crayon, puis on avait soudé le cylindre. Après la séance on y trouva un morceau de ruban, et, sur le papier, une écriture directe.

Dans beaucoup d'autres séances, il sortait souvent du corps du médium une main jaunâtre qui exécutait plusieurs manipulations. Les examens corporels du médium ne découvraient jamais rien de suspect. Souvent, en sa présence, des chaises de Vienne furent suspendues sur les bras des assistants, ceux-ci formant chaîne ; et les expériences des nœuds de Zoelner réussissaient également. Ces phénomènes de passage de la matière à travers la matière ne peuvent pourtant pas être accueillis d'une façon absolue, ainsi que le prouva récemment, après un minutieux examen des expériences de Sambor, M. Petrovo-Solovovo, l'un des plus profonds investigateurs des phénomènes psychiques.

Sambor était employé aux télégraphes de l'Etat ; il quitta cet emploi en 1894, pour s'adonner complètement aux expériences médiumniques, d'abord à Kiew, ensuite à Saint-Pétersbourg.

Le directeur du *Rebus* (de Saint-Pétersbourg) M. W.-J. Pribyttkoff, et le directeur du *Dziwa Zycia* (de Varsovie) ont l'intention de recueillir et de publier des documents sur sa médiumnité.

Les grands chefs de l'Institut Général Psychologique de Paris avaient l'intention de faire venir Sambor à Paris, afin de le soumettre à l'examen du « groupe pour l'étude de phénomènes psychiques ». C'est du moins ce que l'on déclara après la mort du médium.

Le Gérant : F. Cabaret.

Paris, Imp. Quelquejeu, rue Gerbert 10.